

La voleuse d'ombres – Antoine Janot

Son ombre pesait 1 kilo 433 grammes, soit 200 grammes de moins que le mois dernier. Podza s'inquiétait. L'avait-elle suffisamment sortie dehors ? Était-elle déprimée ? Malade ? Côte à côte, Podza et son ombre marchaient dans la rue. Noire, quoique légèrement bleutée, élégante et élancée, son ombre imposait sa silhouette sur le bitume avec une assurance qui impressionnait Podza.

Un passant, un peu béat, un peu rongeur d'ongles, marcha sur l'ombre sans même s'excuser. Podza le fixa droit dans l'oeil gauche, habitude qu'elle avait prise dès l'adolescence quand elle était allégrement énervée. Le passant, visiblement surpris d'être ainsi interpellé de la pupille, interrompit sa marche. Le passant ne passant plus, il s'était arrêté net sur l'ombre de Podza, l'écrasant de toute son ossature badigeonnée de tissu sombre.

Bref, Podza s'énerva, exaspérée de voir son ombre qui tentait désespérément de se libérer.

L'ombre s'étira autant que noir put, mais les pieds du piéton piétinaient sans remords.

— Vous marchez sur mon ombre, lui lanca-t-elle en avoisinant les 85 décibels, limite légale du volume sonore dans cet arrondissement de Paris.

Le passant regarda à ses pieds, et découvrit l'ombre à l'agonie qui se tordait sous ses chaussures froidement cirées.

— Vous devriez l'appivoiser, elle est trop sauvage.

Depuis cinq ans que Podza avait acheté cette ombre, personne ne lui avait jamais fait aucun reproche sur sa manière de l'éduquer. Et puis de toute façon, la jeune femme n'avait nullement l'intention de la dresser. Ce n'était ni une ombre de compagnie, ni une ombre domestique. Podza tendit chacune de ses cordes vocales qu'elle régla à l'extrême décibel.

— Vous lui faites mal.

L'homme soupira, et reprit son activité de passant.

Quand Podza rentra chez elle, la nuit s'était déjà installée dans son salon. La jeune femme prit un magazine et ratura le numéro des pages. Ça la calmait. Pendant que Podza essayait de chasser de ses neurones cet incident, son ombre tournoyait autour d'elle avec frénésie, mécontente que Podza ait tardé à prendre sa défense.

Fatiguée de ses reproches, la jeune femme prit la télécommande et appuya sur le bouton *Ambiance romantique*. Les ampoules se décoincèrent un peu, se dévissant d'un quart de tour exactement. Et la lumière alors tamisée effaça instantanément l'ombre de Podza.

À 23h03, les oreillers de la jeune femme frétilaient d'excitation. Encore jeunes, ils attendaient

avec une impatience puérile l'arrivée de leur maître. Huit minutes plus tard, Podza arriva dans la chambre. Comme chaque soir, les oreillers sautillèrent sur le lit, la couverture se déplia dans un bruit ouaté de neige piétinée, et les vieux draps s'étirèrent avec solennité pour éviter tout pli. La jeune femme, d'habitude heureuse de ces retrouvailles, ne sourit pas. Les oreillers la regardèrent, inquiets. Elle semblait triste. La lampe de chevet comprit aussitôt ce qui n'allait pas. Et pour la première fois dans sa carrière maintenant bien avancée, la lampe prit une initiative allant à l'encontre de son rang.

Alors que Podza se déshabillait, la petite lumière de la chambre s'intensifia. Sa lampe de chevet, d'habitude si douce et bienveillante, crachait dorénavant une lumière chaude et forte, drue et tranchante. Virile, en quelque sorte.

Alors que Podza se déshabillait, elle vit son ombre naître doucement à ses pieds. Sans bruit, le corps noir parfaitement dessiné cisailait la lumière. Encore énervée des caprices de son ombre, Podza voulut éteindre. En vain. Quelque chose, quelqu'un l'empêchait de bouger. Dorénavant blanche, aveuglément blanche, la lumière lui claquait les yeux. Plaquée contre le mur, l'ombre s'étendait.

Podza la regarda, longuement. Elle ne put s'empêcher d'admirer cette forme d'un noir si pur, si profond tant il appelait l'inconnu, qu'elle en fut émue. Sans un mot, l'ombre bougea un bras. Et Podza, sans aucune résistance, laissa son bras imiter le mouvement de son ombre.

La jeune femme le savait. La police allait l'arrêter. S'il était vivement recommandé d'imposer un mimétisme parfait à son ombre, il était en revanche formellement interdit de se laisser guider par elle. Mais l'ombre, inexorablement, l'attirait contre le mur, et guidait les mains tremblantes de la jeune femme.

Si Podza tenta un instant de se débattre, à bout de force elle abandonna son corps à l'ombre.

Pour être tout à fait franche, elle était persuadée que son corps ne lui appartenait plus. Et qu'elle assistait, impuissante, à son propre enlèvement.

Sa respiration s'accéléra. Elle ouvrit les narines avec une sensualité parfaitement circulaire, tenta de crier, de peur peut-être, mais l'ombre maintenait ses lèvres fermées. Elle tenta d'inspirer, mais l'ombre l'en empêchait. Le souffle coupé, elles s'embrassèrent. La jeune femme s'évanouit. Les secondes se suicidèrent. De peur, peut-être.

Absolument aucune odeur ne vint réveiller la jeune femme. Mais ses yeux s'ouvrirent automatiquement, et en toute sécurité, comme on le leur avait appris lors des exercices de premiers secours. Absolument rien. Aucune couleur, aucune forme. Ses pupilles erraient dans le

vide. Tout était magnifiquement blanc.

La jeune femme ouvrit un neurone. L'aube s'était affalée sur son lit. Son ombre dormait à côté d'elle.

On racla dans les oreilles de la jeune femme.

— Mademoiselle ! Mademoiselle !

Police, arrestation, et 547 heures plus tard, Podza se trouvait au tribunal de l'île de la Cité.

L'affaire fut très médiatisée, plus encore que le procès des feuilles à demi-mortes qui titubaient sur le sol d'une cour de récréation. Condamnées pour exercice de leur fonction en état d'ébriété, les feuilles s'étaient pendues à un arbre.

Les gros titres allaient gros train : *À l'ombre de l'amour, Lumière sur une histoire impossible, La face cachée de Podza...* L'encre coulait autant que les larmes de l'opinion publique, largement en sa faveur. Mais la loi, elle, était plus mitigée. Pour avoir laissé son ombre contrôler son corps, les philosophes les plus en vogue sur le marché des idées s'étaient aussitôt insurgés, n'hésitant pas à condamner ce qu'ils qualifiaient pompeusement de *transfert de conscience*, ou encore de *déni de responsabilité humaine*.

Les débats enflammés évoquaient sans pudeur une atteinte à la dignité de l'individu. Malgré bon nombre de postillons arguant que cette relation était consentante, le verdict fut prononcé à gros coups de syllabes : Interdiction de port d'ombre pendant une durée de trois ans.

À cet instant, Podza ne prêta plus aucune attention aux paires d'oreilles qui battaient les airs au-dessus d'elle, et retransmettaient les événements en direct à la radio. De toute manière, le tribunal fut aussitôt envahi d'un silence compatissant.

Les journalistes se désintéressèrent aussitôt de son cas, fraîchement obnubilés par une affaire d'enfants portant des ombres d'adulte. Et l'exécution de la séparation fut tenue dans un lieu secret, à l'abri des cameras. Il est donc impossible de le décrire ici. Tout ce que l'on sait, c'est qu'au moment où l'ombre fut enlevée à Podza, le corps noir prit la fuite et se cacha dans les ombres alentour.

Des vidéos de surveillance, le groin en alerte, la reniflèrent dans l'ombre d'une voiture, d'une femme obèse dont chaque doigt pesait pas moins de 800 grammes, et d'un immeuble à 6 étages et demi. Mais depuis, plus rien. Ou presque. Un touriste croyait l'avoir vue déambuler dans l'ombre, majestueuse et immense, de la Tour Eiffel. On fouilla, mais rien. Activement recherchée, son portrait était diffusé en boucle aux informations et jusque dans les gares où l'on craignait qu'elle ne prenne le premier train pour quitter Paris.

Maintenant libre, Podza s'adossa contre un mur à air comprimé. Le soleil barbecutait si fort qu'elle n'osait plus respirer, de peur de se brûler les os. Aucune ombre ne l'accompagnait. Hébétée de solitude, elle marcha à s'éventrer le pied. Sans trop savoir où aller.

Malgré elle, Podza piétina l'ombre d'une voiture plutôt bien matriculée. La voiture redémarra, mais l'ombre resta accrochée aux orteils de la jeune femme. Podza sourit de toutes ses gencives, amusée. Le talon bien visant, elle marcha sur l'ombre d'une personne honteusement âgée. À chaque pas très lent du vieillard, l'ombre se déchirait très petit à petit, jusqu'à rester engluée à la jeune femme.

Espérant secrètement que l'une de ces ombres cache l'obscur fugitive, Podza fit le tour de la ville en volant autant d'ombres qu'elle put. Bientôt, la jeune femme fut encerclée par une centaine de corps noirs qui grouillaient à ses pieds : des camions grimacés par la fatigue, des chiens aux poils bien dressés, des enfants en canapé roulant, des bancs publics, des arbres en colimaçon, des kiosques à journaux... Bref, un joli fracas d'ombres carnavalaient autour d'elle.

Des années durant, courbée par les rides, Podza vécut ainsi clandestinement, hors la loi, subtilisant des milliers d'ombres qu'elle cachait chez elle. Peu à peu, Paris se dépouilla de ses ombres, et la mairie fut contrainte d'en importer de l'étranger. Et quand Podza subtilisa l'ombre de la cathédrale puis celles de tous les monuments de Paris, de peur de perdre sa magie, la Ville Lumière embaucha des sculpteurs d'ombres réputés.

Beaucoup de rumeurs coururent au sujet de Podza. Certains disaient qu'elle avait construit une ville avec toutes les ombres qu'elle avait volées, d'autres prétendaient qu'elle avait enfin trouvé l'ombre qu'elle recherchait et qu'ensemble elles fondèrent un trafic d'ombres interdépartemental. Mais tout ce que l'on sait, c'est que des ombres disparaissent encore aujourd'hui.